

LE COUP DE BILL'ART  
DU SOIR

## Vive février !

Par Kader Bakou

Pourquoi des mois de février de 28 jours et un mois de février de 29 jours, une fois tous les quatre ans ? Février, ce mois plus petit que les autres, est peut-être une victime de la mégalomanie de deux empereurs romains. Rome a eu plusieurs calendriers avant l'introduction du calendrier julien par Jules César en l'an 46 avant Jésus-Christ. Le calendrier julien sera remplacé par le calendrier grégorien à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. L'empereur Auguste est à l'origine de ce changement. Il est aussi à l'origine de la création du mois d'août (il porte son auguste nom), mois qu'il voulait aussi grand que celui de son prédécesseur Jules César (créateur du mois de juillet). Pour avoir 31 jours dans le mois d'août, Auguste décida d'enlever un jour au dernier mois du calendrier julien, qui se trouvait être le mois de février. Février se retrouvera ainsi avec 29 jours seulement. Mais le calendrier comportait 366 jours alors qu'il ne faut que 365,24 jours pour que la Terre fasse un tour complet autour du Soleil. Une révolution de la Terre autour du Soleil dure donc 365 jours, 6 heures et 9 minutes. Ce mouvement détermine les durées du jour et de la nuit ainsi que les saisons sur la plus grande partie de la surface terrestre. Les 6 heures après les 365 jours deviennent une journée (6 heures x 4 = 24 heures). Un autre jour a donc été ôté à février pour qu'il n'en fasse plus que 28, sauf les années bissextiles pendant lesquelles il en a 29. Ainsi est évité le décalage du temps et des saisons entre les années sur le calendrier et les révolutions de la Terre autour du Soleil. Mais on aurait pu enlever un jour au mois d'août pour qu'il n'en fasse que 30 jours et 31 jours une fois tous les quatre ans. Mais on a préféré encore une fois sacrifier ce pauvre mois de février qui déjà n'avait que 29 jours. C'est injuste !

K. B.  
bakoukader@yahoo.fr

LIBERTÉ, J'ÉCRIS TON SANG DE MOHAMED SEGHIR BENACHENHOU

## L'enfer des maquis, l'horreur des centres de torture

**Un récit vivant et un document historique de première main qu'est cet ouvrage de Mohamed Seghir Benachenhrou. Un témoignage-choc et d'un pathétique bouleversant.**

Le récit d'un miraculé, de quelqu'un qui promène aujourd'hui encore la dégaîne un peu étrange d'un rescapé de la guerre de Libération» (sous-titre du livre). Dans sa vie de fidaï puis de maquisard, ensuite dans son autre vie dans les prisons et les camps de la mort, Mohamed Seghir Benachenhrou a connu l'enfer, la torture, la vie par-delà la mort. Il s'est battu jusqu'au bout pour un idéal de liberté, de dignité et de justice. Le prix à payer c'est d'avoir souffert, dans sa chair et dans son âme, de la barbarie de l'ordre colonial. Cette inhumanité monstrueuse l'a marqué si profondément que, bien longtemps après l'indépendance, le survivant n'a jamais quitté son meilleur refuge : l'oubli. L'amnésie comme planche de salut ! Cela a duré une cinquantaine d'années. Il s'est alors résolu à entreprendre une thérapie par l'écriture, par le baroud des mots.

L'accouchement est au forceps, sans fioritures de style. Un récit direct, spontané, coulant comme une eau vive. Et c'est seulement en conclusion de l'ouvrage que l'on comprend comment Mohamed Seghir Benachenhrou a pu livrer ce dernier combat. Il écrit : «Ce récit, longtemps enfoui dans ma mémoire, dans mon subconscient, a été écrit en cinq semaines, jour après jour, après mon travail, trois à quatre heures quotidiennement, avec une facilité déconcertante que je ne me soupçonnais pas.

J'ai longtemps refoulé dans mon intimité ces événements qui pesaient lourd dans ma mémoire et que je voulais oublier à jamais, car ils me faisaient mal. Aussi, j'ai mis entre parenthèses tout ce passé douloureux qui me hantait ; je voulais me reconstruire, retrouver une vie nor-

male, convaincu que je n'ai fait que mon devoir, en toute simplicité, avec la satisfaction du devoir accompli en toute conscience. Mais dès que j'ai commencé à fouiller dans ma mémoire et toucher au fil conducteur de ces événements, tout remontait à la surface. La chronologie des événements aidant, tout coulait comme une eau de source ; je ne pouvais plus m'arrêter. Tant pis pour la forme car le fond est là, vivant, réel, vécu et c'est cela l'essentiel. Je ne suis pas un professionnel de l'écriture, je n'ai jamais écrit quoi que ce soit. Tout ce que je voulais relater, un récit sincère des événements, sans exagération, sans emphase et sans fabulation.»

Mohamed Seghir Benachenhrou a alors laissé parler sa mémoire. Il a osé écrire tout ce qui lui venait à l'esprit. Et c'est cela qui donne plus de force et d'intérêt à ce témoignage peint sur le vif. Le lecteur est vite pris dans l'engrenage, tant l'histoire — émouvante — raconte des choses qu'il ne savait pas et intègre des éléments qui rendent le narrateur réellement différent des témoins de son genre. Préfacé par l'éditeur Fayçal Houma, *Liberté, j'écris ton sang* est un récit qui parle au cœur, à l'humain, en même temps que plein d'enseignements et d'informations sur la Révolution et les années de guerre. Il y a là, notamment, des informations de première main sur la résistance urbaine à Tlemcen, sur les maquis de l'Ouest, les prisons de la région, les camps de torture (dont le tristement célèbre quartier de Gourmala, à Tlemcen), sur les «retournés», etc. L'auteur raconte des événements que lui et d'autres compagnons de lutte ont vécus, citant ces derniers au passage et leur rendant hommage. Tous s'étaient engagés très jeunes dans

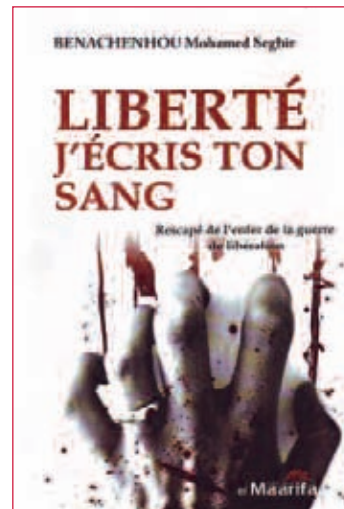


Photo : DR

la Révolution et presque tous sont morts les armes à la main ou froidement exécutés.

«Ces hommes, ces résistants anonymes ont donné leur vie. Il faut qu'on le sache. Rien ne les obligeait à le faire, ils ont choisi leur camp volontairement, généreusement, à l'appel de la patrie. Ils ont fait leur devoir fièrement, dignement pour ce pays. Ils ont donné le plus bel exemple», rappelle l'auteur dans l'introduction. Bien sûr, l'expérience vécue qu'il dévoile au fil des pages avait aussi son côté sombre ou obscur : «Dans cet environnement de sang et de larmes où j'ai évolué, j'ai côtoyé le bon et le mauvais, le courageux et le lâche (...). Tu côtoies des hommes de tout milieu social dans les maquis ou les prisons, c'était la vie commune pour nous tous. Ce sont les meilleures écoles...» Très forte expérience émotionnelle fut surtout celle vécue dans les camps de torture (ou centre de tri) et les prisons. «Au début de l'année 1957, les autorités françaises ont créé des camps de tri. Ces derniers, sans base légale, fonctionnaient parallèlement aux institutions officielles.

Tous les prisonniers se déversaient dans ces centres aux attributions exorbitantes : c'est là que se décidaient la vie ou la mort des détenus. Ces centres procédaient à la torture systématique, puis des corvées de bois (...). Cela a duré jusqu'au cessez-le-feu. Les plus hautes autorités militaires, civiles et même politiques connaissaient l'existence de ces centres de l'infamie, où des centaines, voire des milliers d'Algériens étaient tués après avoir été torturés. Le moins que l'on puisse dire est que cette pratique dégradante et criminelle ne fait pas honneur à la France, pays des droits de l'homme et des libertés», fait remarquer Mohamed Seghir Benachenhrou.

Le lecteur accordera d'ailleurs une attention particulière et croissante à la troisième partie du livre, celle qui raconte les horreurs d'une guerre dans la guerre, c'est-à-dire celle psychologique des DOP et des tortionnaires. «La pire des situations que peut vivre un combattant, de surcroît un moudjahid, est son arres-

tation, c'est pire que la mort», prévient l'auteur. Prélude au supplice des damnés. En comparaison, l'enfer des maquis s'apparente à une villégiature. Ce témoignage bouleversant s'intitule «L'arrestation, les camps de torture, les prisons et la règle de non-droit».

Mohamed Seghir Benachenhrou s'attarde, avec force détails, sur les circonstances de son arrestation, les terribles conditions de détention (dont le séjour dans le camp de Gourmala), les pratiques de torture systématique, les exécutions sommaires, les scènes atroces dont il a été témoin, la procédure inquisitoire du tribunal militaire, la solidarité entre détenus, les harkis et les «retournés», etc. Il a vécu dans l'antichambre de la mort jusqu'au cessez-le-feu, échappant par miracle à la guillotine ou à la corvée de bois (ayant été certes condamné à une longue peine de travaux forcés par le tribunal militaire d'Oran).

Les informations factuelles et les détails authentiques continuent de s'accumuler pour raconter aussi la terreur de l'OAS, les dépassements des «marsiens», la révolution confisquée par l'armée des frontières, les «oubliés de l'histoire et qui ont survécu», les usurpateurs et les planqués qui se sont servis, etc.

Auparavant, l'auteur relate son parcours de résistant puis de maquisard dans les deux parties intitulées «Le combattant de l'ombre dans la fida tlemcenienne» et «Les maquis et la vie des djounoud». Là encore, le témoignage de Mohamed Seghir Benachenhrou est un document précieux, d'une grande valeur historique. Tout en respectant la chronologie des événements, l'auteur multiplie les mini-portraits (souvent avec photo) des martyrs de la région et des rares qui ont survécu.

Evocation des medersiens («qui ont fait la préparation militaire comme moi»), du futur colonel Lotfi, de Hocine Senouci, des Scouts musulmans, de l'assassinat du docteur Benouda Benzerdjeb, de Hamadouche Boumediene (chef des commandos de Tlemcen), etc. Si Okacha (le nom de guerre de l'auteur) allait ensuite réorganiser la fida de Tlemcen. Grillé, il doit rejoindre les maquis. Une autre histoire commence, avec d'autres acteurs et des épreuves nouvelles.

Mohamed Seghir Benachenhrou est né le 3 janvier 1936 à Tlemcen. Il a intégré le FLN en 1955. En 1956, à vingt ans, il est le chef et le coordinateur de la résistance dans cette ville. Deux ans après, en 1958, il est arrêté et transféré dans un camp de la mort... Son livre est plus qu'un exutoire, c'est une véritable libération pour ce moudjahid qui s'est construit tout seul après l'indépendance (il a été directeur des hôpitaux, avocat, notaire).

Hocine Tamou

Mohamed Seghir Benachenhrou,  
*Liberté, j'écris ton sang*, éditions El Maarifa, Alger 2015, 182 pages

AU LENDEMAIN DE LA PARUTION DE LA COLLINE OUBLIÉE  
«Mammeri a subi une véritable damnation de l'intelligentsia nationale avant l'indépendance»

L'écrivain Mouloud Mammeri a subi au lendemain de la parution de *La colline oubliée* «énormément d'hostilité, voire une véritable damnation», orchestrée par une partie de l'intelligentsia nationale d'alors, mettant en doute son engagement nationaliste et patriotique, à indiqué à Béjaïa, D' Fatma Malika Boukhelou, du département des langues de l'université de Tizi-Ouzou.

«Il a subi une véritable damnation», a-t-elle affirmé, indiquant au passage que ses détracteurs n'ont pas remis en question la qualité ou l'esthétique de son œuvre, mais se sont attelés plutôt à le dénigrer en lui reprochant «d'avoir écrit en français» et par raccourci de faire ainsi «l'apologie du colonialisme», s'est-elle insurgée, à l'occasion d'une

conférence-débat, animée à la Maison de la culture sous le thème «Mammeri : œuvre et parcours d'un intellectuel atypique». La conférencière, enseignante de son état au département de littérature à l'université de Tizi-Ouzou, à l'évidence, a rejeté d'un revers de la main les accusations portées contre lui, estimant que la réponse est apportée par «son parcours, son œuvre et son engagement».

Boukhelou, prendra soin, à ce titre, d'évoquer ses correspondances à l'ONU, et quelques-unes de ses œuvres, notamment *Le sommeil du juste*, *Le foehn ou la preuve par 9*, dans lesquels il a dénoncé sans l'ombre d'une équivoque le colonialisme, ses méfaits et les affres du peuple. «Ce sont ses écrits qui l'ont

poussé à fuir au Maroc, car menacé de mort», a-t-elle affirmé, soulignant que tout son engagement, au-delà du combat libérateur, a reposé sur des exigences de liberté, d'humanisme, d'émancipation et d'universalité et au sein desquelles, la promotion du berbère et de l'identité éponyme, occupaient une place centrale. «En tant qu'ethnologue, il avait le souci de donner une graphie à la langue berbère pour la faire passer de l'oralité à l'écriture» a-t-elle souligné, notant que l'intellectuel qu'il était en avait les ressources nécessaires, notamment son érudition, sa maîtrise de plusieurs langues et le fait d'avoir évolué, tout enfant, dans un milieu lettré et intellectuel. «Il était en avance sur son temps», a-t-elle conclu.

## Actucult

CENTRE CULTUREL MUSTAPHA-KATEB (5, RUE DIDOUCHE-MOURAB, ALGER)

**Jusqu'au 3 mars** : A l'occasion de la journée de La Casbah, l'établissement Arts et Culture de la wilaya d'Alger organise une exposition de peinture et de cuivre de Farouk Benabderahmane et de Samir Beddag.

ESPACE ESPAGNE (10, RUE ALI-AZIL, ALGER)

**Jusqu'au 3 mars** : Exposition collective «Art Propos» avec les artistes Abdeljalil Machou, Mejda Benchaâbane, Djamel Talbi, Mohamed Boucetta, Athmane Allalou, Ali Grib et  
**GALERIE D'ART KEZAS (CENTRE D'ARTISANAT DE SAÏD HAMDINE, ALGER)**

**Jusqu'au 14 mars** : Exposition-vente d'arts plastiques «Mille et une couleurs» de l'artiste Yacine Kezas.  
**GALERIE D'ART SIRIUS (139, BD KRIM-BELKACEM, TÉLEMLY, ALGER)**

**Lundi 29 février** : Exposition de peinture «Sirocco» de l'artiste Valentina Ghanem Pavlovskaya.  
**GALERIE DES ATELIERS BOUFFÉE D'ART (RÉSIDENTE**

SAHRAOUI, LES DEUX BASSINS, BEN-AKNOUN, ALGER)

**Jusqu'au 3 mars** : Exposition-vente collective par les artistes Hssicen Saâdi, Youcef Hafid, Mohamed Laraba, Djanet Dahel, Mimi El-Mokhfi et Sofiane Dey.

**ESPACE CONTEMPORAIN D'EL-ACHOUR (ALGER)**

**Jusqu'au 13 avril** : Exposition «Regard's» de l'artiste peintre

Adlane.  
**ECOLE NORMALE SUPÉRIEURE DE BOUZAREAH (ALGER)**

**Samedi 5 mars à 13h30** : Rencontre-débat autour du thème «Regard croisé sur la littérature algérienne» animée par Amin Zaoui, Abdelkader Benarab et Amar Zentar, avec des enseignants et des étudiants de français, d'arabe et de tamazight.